

LE DRAME DE ROSMEUR

PREMIERE PARTIE

LE MYSTERE

(Suite)

Mais autant le Landais Myriès était froid, hautain, méchant même dans son réquisitoire, autant le montagnard Ferreix se montrait gai, débonnaire disposé à l'indulgence envers les prévenus, que son collègue et ami tenait *a priori* pour coupables.

Peut-être même l'amitié de ces deux hommes était-elle née du contraste même de leurs caractères, de la diversité de leurs natures ?

Après la mort de sa pupille, Blanche de Pengoaz, M. de Myriès s'était démis de ses fonctions pour vivre en propriétaire sur ces diverses propriétés dont l'une, très importante, située au voisinage de la côte de Paimpol, le retenait pendant presque toute la durée de la belle saison.

Il passait ses hivers sur les bords de la Méditerranée, sauf un mois à Paris, sous le prétexte apparent de surveiller les agissements de son fils Lucien, dont l'existence n'était rien moins que régulière.

Germaine de Pengoaz, généralement escortée d'une institutrice, suivait son tuteur en ses divers séjours. En cette circonstance, l'ancien magistrat et son fils avaient accepté une invitation de M. Ferreix à passer quelques jours près d'eux à Morlaix.

Et comme on était dans la belle saison les dames Ferreix habitaient pendant près de deux mois une élégante villa situé à mi-chemin de Plestin à Saint-Efflam. Au reste, la distance de Paimpol à la grève de Saint-Michel n'est point telle que le déplacement de l'un à l'autre point puisse être tenu pour autre chose qu'une visite de voisinage.

A Morlaix, les voyageurs descendirent dans un grand et bel hôtel, situé sur le coteau supérieur, par delà l'hôpital et dominant, au milieu d'un fort beau parc, la vallée et le merveilleux viaduc du chemin de fer.

Tout aussitôt, Mme Ferreix s'empressa de remplir ses devoirs de maîtresse de maison en installant les messieurs de Myriès dans l'aile la mieux située de l'hôtel.

—Quant à Germaine, dit-elle gaiement, je la remets à la garde de mes filles. La chère petite ne s'en plaindra pas.

Et, de fait, elle ne s'en plaignit pas. Lorsque Dina l'introduisit dans la jolie chambre toute blanche qui prenait jour sur le coteau voilé d'arbres, elle se mit à battre des mains et à sauter de joie. Finalement, elle se jeta au cou de sa belle compagne avec un cri :

—Oh ! Dina, ma chérie, comme je vais être heureuse ici, avec vous !

Ce cri était si bien parti de son cœur que Claudine en fut toute surprise et regarda l'enfant avec une réelle curiosité.

—Tu n'es donc pas heureuse chez toi ? demanda-t-elle avec un sourire qui appelait la confiance.

Mademoiselle de Pengoaz hésita un instant, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit. Mais elle lut tant d'affection dans les beaux yeux noirs qui la considéraient que toute sa méfiance se dissipa d'un seul coup. Pendue aux épaules de sa cousine, elle murmura doucement :

—Eh bien, je serai sincère, ma Dina. Non, je ne suis pas heureuse chez nous. Je voudrais bien que mon tuteur me mit en pension comme Blanche.

Et ses paupières se gonflèrent de larmes qui, malgré

ses efforts pour les contenir, se mirent à couler en perles sur ses joues trop pâles.

Dina avait le cœur serré en l'écoutant. Ses sourcils noirs se fronçaient malgré elle. M. Lucien de Myriès ne s'était pas trompé en parlant de l'antipathie trop visible de la belle fille à son égard. Manifestement, Claudine n'aimait pas les Myriès.

—Pauvre Blanche ! —reprit l'enfant dont les regards se noyèrent dans une indicible mélancolie, —pauvre Blanche ! Je ne l'ai vue que trois fois en ma vie. Elle méritait son nom, elle était plus pâle que moi. Mais elle était bien plus jolie que moi. Quand elle est partie pour Nice, elle m'embrassa comme si elle ne devait plus me revoir. Elle me dit : " Chère petite sœur, on nous a toujours séparées. Dieu sait pourtant que je t'aime bien et que je t'ai toujours aimée ! Demande-lui de me conserver pour toi. "

Ainsi c'étaient de tristes réminiscences qui hantaient l'esprit de cette jeune fille, de cet enfant plutôt, qui, jusqu'alors, n'avait vu le monde et la vie qu'à travers les sombres crêpes du deuil.

Elle allait sans doute continuer ses doléances mêlées de souvenirs, lorsque la porte s'ouvrit et Aliette entra. Aussitôt le babil de la fillette s'arrêta sur ses lèvres. La vue de l'ainée des deux sœurs lui imposait toujours une réserve plus grande.

Alix Ferreix était aussi belle que Claudine, plus belle même aux yeux de ceux qui demandent à la beauté féminine d'exprimer le calme de l'âme, et cette espèce de sérénité qui tient peut-être à l'indolence du caractère. Mais elle semblait moins jolie à ceux qu'éblouissait la flamme ardente des noires prunelles de Dina. Il y avait moins de force et plus de douceur sur les traits aux lignes divinement pures, sous les cheveux d'or embrumés d'Aliette Ferreix.

—Eh bien ! Germaine demanda-t-elle à l'enfant, en l'embrassant de nouveau, es-tu contente d'être revenue ?

Mademoiselle de Pengoaz oublia sa réserve et se jeta dans les bras de la belle aînée blonde.

—J'étais justement en train de dire ma joie à Dina. Et je te répéterai comme à elle que je voudrais bien passer toute ma vie avec vous.

Et comme les deux sœurs se regardaient en souriant, elle ajouta :

—Ah ! vous savez, ce n'est pas pour ce que ça coûterait. La pauvre Blanche m'a laissé une rente bien suffisante puisque j'ai cinq cents francs par mois. Et je ne pense pas que mon tuteur ait jamais dépensé une pareille somme pour mon éducation. D'ailleurs, vous devez le savoir, vous autres, puisque c'est vous qui avez hérité de Blanche.

—Pauvre Blanche ! —soupira Aliette, dont les paupières se mouillèrent comme celles de Germaine, —il me semble la voir encore au dernier voyage qu'elle fit avec nous à Paris. Comme elle était jolie !

—Oh ! oui, elle était jolie, —se récria l'enfant.

—Elle te ressemblait, Aliette, mais elle n'était pas dorée comme toi.

Et, revenant à l'idée qui trottait dans sa petite tête, elle continua avec une touchante insistance :

—Oui, vous devriez me prendre avec vous. J'aime tant votre mère, je serais si heureuse près de vous, je m'ennuie tant là-bas. Mon tuteur n'y mettrait pas

d'obstacle, j'imagine. Je suis même persuadée qu'il serait ravi de se débarrasser de moi.

Elle disait cela avec une moue admirable, sous laquelle on pouvait deviner tout un secret qui ne demandait qu'à s'épancher.

—Mais c'est une idée cela ! appuya Claudine. Pourquoi la chérie ne viendrait-elle pas avec nous ?

Et comme Alix hochait la tête, l'enfant repartit avec plus de conviction encore :

—Je crois que mon tuteur et mon cousin ne demanderont pas mieux. Vous savez d'ailleurs que, s'ils sont venus ici, c'est à cause d'Aliette ? Il y a un grand projet là dessous.

L'ainée des Ferreix devint très rouge, ce qui ne l'empêcha point de rire cependant.

—A cause de moi ? demanda-t-elle. Que veux-tu dire, petite folle ?

—Oh ! tu dois le savoir. Il paraît que Lucien est amoureux fou de toi, et que son père va te demander un mariage.

Un éclat de gaieté sonore interrompit la jeune fille. Les deux sœurs se laissaient aller à leur hilarité.

—A la bonne heure ! reprit Germaine, s'adressant à Alix, —je n'avais peur que d'une chose, c'était que tu consentisses à ce mariage.

—Et ça te ferait de la peine si j'y consentais ?

—Ma foi, oui. —Est-ce que c'est un mari pour toi, monsieur mon cousin ? De quoi a-t-il l'air, je te le demande, avec sa vitre dans l'œil et sa tête raide dans son col, et ses allures d'homme blasé ? Je suis sûre qu'il n'a pas de cœur.

—Oh ? —fit la jolie Aliette, je te trouve dure pour ton cousin. Quel serait donc, à ton avis, le mari qui me conviendrait !

Elle riait encore en posant cette question difficile. Mais Germaine n'en parut pas embarrassée.

—En vérité, ma chérie, je n'y ai jamais pensé. Mais, puisque tu m'interroges, je vais te dire quel genre de mari je choiserais pour toi. Tiens ! par exemple, —un homme très grand, très fort, très brave, comme cet Anglais de l'hôtel à Keravilio.

—Oh ! fi ! —un Anglais ! —Jamais.

—C'est qu'il n'avait pas du tout l'air d'un Anglais, tu sais, malgré sa barbe et son accent —Je l'ai beaucoup regardé, je t'assure, et je l'ai trouvé très beau, très beau. Il avait même un air de distinction que mon cousin n'aura jamais.

Aliette avait rougi derechef. Il était à croire que les qualités reconnues par Germaine en la personne du redoutable insulaire de Keravilio n'avaient pas échappé à son attention. Mais l'orpheline n'avait pas assez la connaissance du cœur humain pour s'apercevoir de ce trouble.

Elle en fut, d'ailleurs, empêchée par une réflexion sans prudence de Dina :

—C'est comme ce monsieur Lebreton, —s'écria la charmante jeune fille. —En voilà un aussi qu'il faut regarder de près pour voir qu'il est très bien !

La conversation pouvait aller loin sur un pareil terrain. Les trois jeunes filles se mirent donc à babiller à leur aise, sans se gêner.

Il va sans dire que l'incident de Keravilio fit tous les frais de l'entretien. Les femmes ont une admiration instinctive de la force et du courage, et il était manifeste, à les entendre, que par leur attitude en face des odieux frères Garmin, Lebreton et Johnson avaient conquis leurs sympathies.

—Quel dommage que ce soit un Anglais ! —soupira Aliette avec un véritable regret dans la voix et dans l'accent.

—Je dis comme toi, —appuya Claudine. Autant qu'un homme me plaît, il suffirait qu'il fût Anglais pour que je l'écartasse sans pitié. Ce n'est pas comme monsieur Lebreton qui justifie bien, lui, le nom qu'il porte. C'est même singulier qu'il porte ce nom-là.

Et les commentaires d'aller leur train, les réflexions de se compléter, de s'ajuster les unes aux autres, avec un luxe de détails, une complaisance de renseignements qui prouvaient l'impression profonde laissée aux cœurs comme aux yeux des jeunes filles par le passage des deux voyageurs.

La cloche sonnant le dîner vint arracher les trois jeunes filles à leur entretien.